

Promenade d'un Solitaire

Tous les soirs après le bain — le troisième ! car si la propreté est une demi vertu, comme dit Saint-Augustin, en Afrique c'est une vertu tout entière ! — je sors de ma maison pour la promenade accoutumée.

Je passe devant le baobab du tribunal, celui-là, tu sais, que nous désignons, Horstmans et moi, quand du haut de notre siège nous disons avec simplicité :

— Que les témoins se retirent sous le baobab !

Je traverse la voie du tramway et dévale un sentier qui mène à la rivière des crocodiles. Je tourne à droite et remonte une petite côte pour arriver bientôt au chemin de fer du Mayumbe ; là, j'escalade le ruban empierré sur quoi posent les rails, et saute enfin dans le zila qui ceinture la station.

C'est un sentier charmant qui longe la voie ferrée en contre-bas : d'un côté, s'élève la montagne

aride ; de l'autre, c'est la vallée toute plantée de bananiers aux ailes de soie verte, à la robuste fleur violâtre, impudique, tombant en queue de vache...

Le chemin est bordé d'ananas, de manguiers, de corosols dont je prends plaisir à voir grossir les fruits ; et il y a aussi de très vieux élaïs nains, aux palmes ébouriffées, et sur le tronc desquels des régimes de noix sortent comme de luisants bubons...

Bientôt, il fait nuit. Je goûte une douceur infinie à marcher dans ce chemin sombre où il ne passe personne.

Les soirs de lune, c'est merveilleux. Rien n'est suave comme la caresse de cette lumière magique sur les rames des bananiers et les massifs de bambous. Et je vais, tantôt dans des rais de tranquille clarté, tantôt dans l'ombre portée des arbres qui impriment sur le sol mille dessins de feuille...

Un coup de sifflet lointain interrompt le cours de ma rêverie.

Un bruit qui se renfle sans cesse emplit la vallée, et soudain, à côté de moi un train passe avec fracas qui ramène les travailleurs de la ligne.

Un wagon attaché devant la locomotive porte les ingénieurs assis sur des pliants, et, derrière la machine, sur un long chariot plat, c'est un ramas de noirs accroupis et jacassant, criaillant... !

Cela passe comme une trombe, et, peu à peu, tout retombe au silence.

Au-delà de la colonie scolaire, je quitte le sentier et remonte la colline ; j'aime à contourner le domaine du Gouverneur. C'est là que MM. Wahis et Fuchs, qui adorent les arbres, ont planté les plus rares essences du Bas-Congo. Le jardin est opulent, magnifique : sous la lune, on dirait un parc de conte de Fées...

Je rentre d'habitude par le camp militaire établi sur l'autre penchant de Boma. Là, je m'attarde longuement à contempler les groupes de soldats et de femmes, leurs cuisines flambantes qui me rappellent les étapes de mon voyage à Bankana.

On a fini par me connaître : les femmes m'apportent leurs petits enfants tout nus, tout frais, que je berce un instant dans mes bras. Les premières fois, ces gosses me regardaient avec de grands yeux effarés : ils pleuraient. Aujourd'hui, ils sourient, plongent sans façon leurs petites mains de singe dans mes poches bourrées de biscuits. Et cela me remplit de satisfaction.

Mais il se fait tard. Je me dépêche de gravir la rude pente qui mène au plateau où je m'arrête très essoufflé. J'embrasse l'admirable horizon de collines inondées de lune. Je m'absorbe un instant dans le spectacle des incendies d'herbes : ils

forment des traînées de feu qui, s'éteignant à la queue à mesure qu'elles s'allument de proche en proche, courent, ondulent sur la crête des monts comme des serpents lumineux.

Et je rentre pour dîner.

Voilà ma promenade de tous les soirs; je m'y suis affectionné, comme écrivait Jean Jacques; c'est ma seule distraction après le rude travail du jour.

Parfois, je la commence en sens inverse, c'est-à-dire que je m'engage tout de suite dans la grande allée de cocotiers qui borde la rivière des crocodiles, une sorte de Senne salie et nauséabonde...

Il y a là, non loin du passage d'eau qui amorce la route de Shinka, un baobab pleureur, le seul que j'aie jamais vu en Afrique. Je n'aime pas les baobabs, mais je dois dire qu'au revers de ceux qui ne pleurent pas, celui-là est très pittoresque : il y a du vieux hêtre dans son affaire.

Certains jours, je monte chez le bon, le savant, le sardonique docteur Etienne, et nous jouons ensemble quelque vieux motet sur son harmonium allemand. Tous les samedis, Waleffe m'accompagne et me conte, en cheminant, son beau pays de Tilff qu'il chérit de tout son cœur et que j'aime bien aussi. Mais je préfère être seul.

Si je me complais dans cet instinct solitaire,

c'est par crainte sans doute de ne pas savoir intéresser mon camarade.

Après cela, tout au fond, je ne suis peut-être qu'un plaisant maniaque qui veut rester triste quand même...